

Chronique

Un p'tit coin d'parapluie

Fernand Oury disait que le parapluie administratif est le seul qui se ferme en temps de pluie. Et franchement, pour l'avoir quelquefois expérimenté, j'ai pu me rendre compte qu'il lui arrive d'être si effrangé, si troué, si pauvre en baleines, si léger, si fragile du manche, qu'un coup de vent un peu violent nous laisse, sur la grand'route, à cheminer seul, sans parapluie...

Aussi, en plus du bonheur et de la facétie du jeu de mots, je m'associais volontiers à cette boutade. Jusqu'à l'histoire récente que je vais maintenant vous narrer...

Prologue

Juin 95. Nous nous rendons, petite classe des Vosges alsaciennes, chez nos correspondants du Jura (Doubs) où nous allons passer une semaine de voyage-échange. Les enfants seront accueillis, comme c'est l'usage, chez leurs propres correspondants. Passe une nuit après laquelle, de retour dans l'école, nous nous informons de la manière dont s'est déroulé ce premier contact de visu. Pour tout le monde, bien sûr, c'est le bonheur. Pour tout le monde ? D'évidence pas pour Aurélia qui pleure dans son coin à chaudes larmes. Devant notre insistance, elle finira par avouer, avec un rien de mauvaise conscience, qu'elle ne veut plus rester dans sa famille d'accueil parce que, dit-elle, c'est trop sale.

Dans un premier temps, je n'ai pas accordé une très grande importance à la remarque de la gamine à qui j'ai essayé de faire comprendre qu'on pouvait, en toute quiétude, tolérer de vivre dans un univers non aseptisé en permanence comme c'est souvent le cas chez les ménagères alsaciennes. Mais devant les cataractes de larmes, nous avons fini par nous rendre sur place.

Une femme encore jeune et plutôt bien mise nous a, mon collègue et moi, fort aimablement invités à entrer...

Comment dire ?... Comment décrire ?... Comment raconter, comment convaincre ? Il me faudrait toute la puissance évocatrice d'un Zola pour broser au plus juste le tableau que nous avions devant les yeux ! papiers gras, canettes de bière, mégots écrasés ou autres détritons jonchaient un sol pas balayé depuis des semaines ; monceaux d'assiettes sales et ébréchées s'entassaient en piles brinquebalantes sur tout ce qui pouvait offrir une surface plane, tandis qu'un chat famélique tentait de se frayer un chemin parmi les immondices.

Silence. Consternation.

Et puis très vite, sous le premier prétexte, nous enlevons la gamine. Nous la remplaçons ailleurs.

Morale et suite...

Traumatisme tous azimuts. Mon collègue est atterré. Il n'aurait jamais pu deviner. Nous songeons alors aux multiples conversations que nous avons eues entre instits pratiquant la correspondance et les voyages-échanges, et du risque que nous prenons à chaque fois que nous « plaçons » des enfants pour plusieurs nuits dans des familles, qu'au fond, nous ne connaissons pas très bien. Le moyen de faire autrement ?

Il n'y en a sans doute pas de parfait.

Et, pour cette année 99, année où je recommence à pratiquer le voyage-échange après une interruption qui en dit long sur le choc post-opératoire, celui que j'ai décidé d'appliquer, achoppe sur bien des points.

Mais j'assume.

Voilà :

Un soir, j'ai invité les parents de mes élèves à une réunion à l'école, au cours de laquelle, après moult précautions oratoires, justifications et autres tentatives de calmer l'indignation que je subodorais inéluctable, ils ont reçu l'information suivante : je me propose de prendre un rendez-vous à domicile chez chacun d'entre eux qui acceptent de recevoir un enfant, afin de discuter ensemble des modalités d'accueil et de nous assurer mutuellement, et sur place, que nous avons sur ce point des conceptions assez identiques. En clair et pour

faire court comme on dit maintenant, je projetais d'aller « inspecter » les lieux.

Comment ont réagi les parents d'élèves ?

La quasi totalité, au mieux. Tous ont évoqué d'emblée la perspective inverse, à savoir ce que serait leur propre réaction si leur enfant devait dormir dans une maison inconnue d'eux. Si le maître s'assurait personnellement de la qualité de l'accueil, ils seraient parfaitement sécurisés.

Mais une fois de plus, « quasi totalité » n'est pas « unanimité », et c'est là que les ennuis ont commencé...

Comme je n'ai aucun pouvoir d'agir ainsi et que seule une espèce de contrat entre les parents d'accueil et moi peut justifier ma visite dans les familles, il aura été précisé que les parents qui la refusent ne recevraient pas d'enfant. Deux d'entre elles, sur les vingt-six concernés, s'y sont opposées. La première, fort civilement et pour des questions de principes, la seconde, avec éclats et brandissant haut et fort le droit d'accueillir la correspondante de leur fille au nom de la sacrosainte confiance que je devais leur faire, puisqu'aussi bien ils m'accordaient la leur en tant qu'enseignante. Ce à quoi j'opposais la sacrosainte règle qui exige que pour être enseignant, il faut être agréé et contrôlé régulièrement par des instances compétentes, mais pas pour être parent ! On me rejeta alors la responsabilité du chagrin qu'allait connaître leur fille, frustrée du plaisir de vivre quelques jours sous le même toit que sa correspondante. (En fait, à l'inverse d'une ministre, j'étais « coupable », pas « responsable » !)

D'ailleurs, « on ne s'en tiendra(it) pas là ! »

Après un rapport circonstancié à l'inspecteur de la circonscription qui trouva l'affaire si anodine, si banale, qu'il en oublia même de m'en avertir, ces parents d'élèves indignés décidèrent de taper plus haut, bien plus haut, beaucoup plus haut, fidèles au vieux principe qui dit que mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints, surtout lorsque l'on dispose en toute bonne foi d'une structure mentale un tantinet paranoïaque. Ils écrivirent à notre Ministre.

Épilogue en forme de parapluie

Et le Ministre, ou plutôt Madame la Ministre déléguée, prit la peine de répondre et de m'adresser une photocopie de la réponse (ci-contre). J'ai donc troqué la boutade de Fernand contre la chanson de Georges, et je n'ai pas perdu au change, pardi !

Martine Boncourt (67)



Un support pour mieux communiquer

Le classeur du visiteur

Je trouve qu'il est important pour les visiteurs qui n'ont pas les clés pour comprendre ce qui se passe dans nos classes de pouvoir prendre de la distance en confrontant ce qu'ils vivent avec les intentions et les références du maître. Le dialogue postérieur n'en est que plus fructueux puisqu'il ne porte plus seulement sur un ressenti immédiat ou des représentations construites ailleurs sur la classe coopérative.

Je l'ai construit avec l'aide des copains de la pédagogie Institutionnelle et du groupe gardois de l'École moderne.

Le sommaire est le suivant :

1^{re} partie : La coopération à l'école et le mouvement d'École moderne

2^e partie : La pédagogie coopérative

3^e partie : Le conseil de coopérative

4^e partie : Les équipes de vie - Les ceintures de comportement - Les métiers

5^e partie : L'évaluation - Les ceintures de compétences

6^e partie : La correspondance scolaire

7^e partie : Le travail individualisé - La pédagogie différenciée

8^e partie : L'entretien ou le quoi de neuf ?

9^e partie : La production d'écrits - Le choix de textes - La mise au point

10^e partie : La lecture

11^e partie : Le journal scolaire

12^e partie : Bulletin *La pédagogie coopérative, des pratiques*

13^e partie : Réflexions diverses

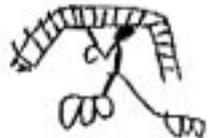
14^e partie : Du côté de la pédagogie institutionnelle

15^e partie : Monographies d'enfants

Jean-Louis Tourvieille
Coubessac - 30000 Nîmes
Tél. 04 66 26 98 64

En maternelle moyens/grands

Comment j'organise les ateliers de sport

En salle de jeux, sur la souricière je sais faire comme :	Laura : je m'accroche avec les mains	Hélène : je m'accroche avec les mains et je plie les bras
		

– Les premières séquences sont consacrées à la découverte des divers ateliers, au tâtonnement individuel. Régulièrement, on fait une pause pour regarder les propositions des uns et des autres : socialisation, valorisation, verbalisation, enrichissement personnel. Puis, les enfants retournent jouer : réinvestissement, entraînement.

– Lorsque la relance est nécessaire, je fournis à chacun un crayon et un papier avec pour consigne de dessiner l'évolution de l'enfant de leur choix. Puis les enfants viennent me dicter ce qu'ils ont dessiné : représentation corporelle et spatiale, verbalisation.

– De retour en classe, j'affiche les dessins par catégorie et nous choisissons celui qui nous semble le plus parlant pour le mettre sur la fiche : coopération, verbalisation.

– A chaque séance suivante, chaque enfant a sa fiche et son crayon, et exécute le mouvement de son choix, cochant lorsqu'il y arrive parfaitement : mise en projet, tâtonnement, auto-évaluation, entraide si nécessaire.

Muriel Quoniam, Rouen (76)

Article paru dans le bulletin du chantier maternelle de l'ICEM (3 numéros par an, 50 F l'abonnement). Contact du bulletin : Cathy Castier, 2, rue du Long Chemin - 62910 Serques. E-mail : ktycastier@aol.com.

D'où vient la panne ?

Pendant un stage, je suis remplacé par Christophe. Très consciencieux et même volontiers (?) inquiet, il se sent mal à l'aise : « quand ça va je me demande à quoi je sers ! Et quand ça va pas je sais pas comment faire ! » Comme il ne s'y retrouve pas dans le cahier de comptes rendus du conseil où les décisions sont notées chronologiquement, je mets au point un recueil des lois et règlements de la classe. En fait un classeur, appelé curieusement « classeur de la classe », dans lequel sont rangés par ordre alphabétique :

– une fiche par métier (chef d'équipe d'imprimerie, responsable de la peinture, portier, bibliothécaire...) avec au recto le fonctionnement et au verso les tâches du responsable et son nom ;

– les règles de fonctionnement des ateliers ;

– celles du travail individuel ;

– la composition des équipes administratives ;

– leur fonctionnement, et au verso les tâches des chefs d'équipes et les noms de ceux-ci ;

– la composition des classes de niveaux ;

– les fiches-guides pour les présidents ;

– l'emploi du temps ;

– les échelles d'évaluation (« ceintures » de comportement et de connaissances).

Le tout nanti des dates de mise en place et de modification éventuelle par le conseil de coopérative. En bref des références, aisément accessibles, pour notre travail et notre vie en commun.

Christophe a quelques repères maintenant. Il se sent mieux en classe.

Un samedi matin je viens voir comment ça va.

– Ne m'en parle pas, hier après-midi c'était le bazar ! Je ne comprends pas ce qui est arrivé ! On écrivait aux correspondants... D'habitude ça marche tout seul ; mais là ! ils n'arrêtaient pas de se chamailler ! Pas moyen de travailler !

Nous entrons. Pendant le travail individuel, je fouine, j'interroge un chef d'équipe. Que s'est-il passé au juste ? Un embouteillage monstre autour des crayons de couleurs et des craies grasses, apprends-je.

– Pourquoi ?

– Les feutres étaient secs !

– Pourquoi ?

– Ils n'étaient pas rechargés...

– Mais c'est le travail du responsable des feutres !

Patrice, c'est toi le responsable des feutres, pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

– J'ai fait lundi mais j'ai pas recommencé...

– Pourquoi ?

– J'suis rentré chez moi les mains pleines d'encre ; ma mère m'a engueulé !

– Tu aurais dû te laver les mains !

– J'ai fait mais y avait plus de savon ! Éric (le responsable de l'évier donc du savon) en avait pas mis ! J'croisais qu'y en avait plus !

– Pourtant il en restait dans le placard... Et puis son travail était écrit dans sa fiche du classeur de la classe... Il faudra en parler au conseil.

Comme quoi, le fameux classeur ne suffit pas !

En chimie on appelle ce phénomène une réaction en chaîne, et le maître ne peut pas toujours voir, ni savoir, que le premier maillon a été défaillant.

Jean-Louis Maudrin